L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 30 AVRIL 1887. 60me Année

Dufour & Doumet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
SAMEDI, 30 AVRIL 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix édoit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Bourse Arcade

PAR B. ONORATO.—Propriété de valeur dans le Premier District.

PAR ROEY & O'CONNOR.—Cottage seul No 398, rue Carondelet, entre Terpsichore et Euterpe.

PAR MATHER & HOMES.—Un morceau de terre se trouvant dans chacune des paroisses St Martin et Iberville, Lne.

PAR W. I. HODGSON.—Bons et warrants.

PAR LE SHÉRIF.—Propriétés améliorées de valeur situées rue des Magasins et rue Girod. Et à 2 heures P. M., sur les lieux, encoignure de l'avenue St-Bernard et de la rue Dorgenois, 13 vaches, 1 cheval gris, 2 charrettes à lait, 1 wagon à 4 roues, 1 lot de bidons de lait, ustensiles, etc.

L'Alabama, centre du mouvement industriel du Sud.

On fait grand bruit en Amérique et en Europe, du Nouveau Sud, des merveilleux progrès qui s'y accomplissent. On a bien raison. Il n'y a rien d'exagéré dans ces éloges, et nous ne craignons pas de dire qu'ils restent de beaucoup au-dessous de la réalité. Un écrivain comparait, dernièrement, les étonnants changements qui s'y opèrent, depuis la guerre civile, à ce qui s'est passé, en France, après la grande révolution de 89. "C'est toujours la même vieille France—disait il—celle de Vercingetorix, de César, de Charlemagne, de St-Louis, de Louis XIV, et, cependant, tout y a pris un aspect nouveau, tout y a changé—les idées, les mœurs, les institutions, la propriété, l'industrie, le commerce." Il en est de même du Sud: autrefois, stationnaire et agricole; aujourd'hui, actif, entreprenant, industriel et industrieux, dévoré de la passion du progrès. Ce n'est pas seulement son agriculture qu'il améliore, qu'il grandit, dont il exploite, avec une étonnante habileté, les merveilleuses ressources: c'est l'industrie qu'il fonde, qu'il développe, à laquelle il donne des proportions gigantesques.

Mais si l'on veut se rendre un compte un peu exact de la transformation qui y a lieu, avec une rapidité vertigineuse, il faut se transporter à droite du Mississippi, dans la partie supérieure de l'Alabama et dans la partie inférieure du Tennessee. Il y a là un quadrilatère formé par les villes de Memphis, de Nashville, d'Atlanta et de Montgomery. C'est dans ce vaste espace que se concentre tout le mouvement, un mouvement prodigieux, qui n'aura peut être jamais eu d'égal dans l'histoire économique de l'humanité.

Autrefois, les Etats-Unis se divisaient en trois régions distinctes par leurs différents genres d'activité. A la Nouvelle-Angleterre, les industries manufacturières; à l'Ouest, la culture du blé, des céréales; au Sud, la production du coton. Tout cela est changé à cette heure. Le sud ne se contente plus de fournir au monde son textile. Il s'est aperçu que la dépense qu'il encourait pour se procurer les objets nécessaires à la vie était plus forte que ce que lui rapportait la vente de son coton; il a compris qu'il faisait un métier de dupe et il s'est dit: "Moi aussi, je produirai mes céréales, moi aussi, j'aurai mes fabriques et mes usines. Puisque je possède, sur mon sol et dans mon sous-sol, tout ce qu'il faut pour me suffire à moi-même, j'en veux profiter."

Il s'est mis, aussitôt, à l'œuvre et il a réussi au-delà des attentes du reste du monde, au-delà de ses propres espérances. Il a été puissamment aidé, dans sa tentative, par un avertisseur, par un accident économique dans lequel il n'était entré pour rien, qu'il n'avait pu prévoir, mais dont il a su tirer un très habile parti: nous voulons parler de la crise financière de 1873. Il y avait alors, dans le Nord, une interruption presque complète dans les affaires; les industries y étaient dans un état effrayant de stagnation; les manufactures interrompaient leurs travaux et fermaient leurs portes. Le Sud avait, à la même époque, quelques fabriques qui allaient tant bien que mal; leur situation n'était pas extraordinairement prospère; elles poursuivaient, modestement, leur chemin, ne sortant pas de la routine, exemptes d'ambition—sans se ruiner, mais aussi sans s'enrichir. Seulement, il leur arrivait un grand bonheur: n'ayant pas pris une part sérieuse au mouvement commercial, qui avait précédé, elles avaient échappé aux désastres qui en étaient la conséquence; elles n'avaient pas de dettes. Au moment où les manufactures du Nord étaient obligées d'interrompre leurs travaux, elles purent continuer les leurs. Les commandes leur arrivèrent, leur production doubla, par conséquent, aussi, leurs bénéfices et leurs dividendes. Quand, graduellement, les affaires reprirent, la Nouvelle-Angleterre s'aperçut qu'il s'était créé, dans le Sud, un nouveau centre de production, qu'elle avait là une concurrente, presque une rivale. Les spéculateurs, de leur côté, comprirent qu'ils pouvaient y trouver, pour leurs capitaux, un excellent placement; ils retirèrent une partie de ceux qu'ils avaient dans les fabriques du Nord pour les employer dans celles de la Virginie, de la Géorgie du Tennessee, de l'Alabama.

Mais si rapides qu'aient été les progrès de notre région, à partir de 1873, ils ne sont rien à côté de ceux qui datent de 1884. On peut dire que les dix ans qui avaient précédé n'étaient qu'une période de préparation aux événements qui allaient se passer. 1884 est une date mémorable dans l'histoire économique du Sud; c'est l'année de l'ouverture de la grande Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans. On sait que nous la devons à l'association des planteurs cotonniers du Sud, qu'elle a formé dans la tête de son président, le Col. Morehead. C'est de là qu'est parti l'immense mouvement auquel nous assistons et qui a transformé, de fond en comble, l'Alabama et les Etats, qui l'entourent. Ce que doivent à M. Morehead et à l'entreprise colossale qu'il a réussi à mettre à exécution, Birmingham et les immenses champs de fer et de charbon qui l'entourent, est incalculable.

Nous nous rappelons encore les étonnements, les émerveillements que produisit chez les capitalistes, chez les industriels, chez les économistes, la vue des immenses blocs de fer et de houille qu'y avait envoyés l'Alabama. C'était une révélation. De ce jour, cet Etat était célèbre; il devenait le point de mire de toutes les curiosités, le but de toutes les ambitions de la spéculation.

On a à peu près tout dit sur Birmingham. L'Abeille lui a consacré de longs articles. Il est inutile d'y revenir; nous avons aujourd'hui d'autres faits à révéler.

Il est impossible de jeter un coup d'œil sur la Vallée du Tennessee, sans être ébloui des innombrables ressources, des richesses sans égales qui y sont accumulées. Il y a déjà longtemps, un Anglais—ces Anglais sont de terribles découvreurs—l'avait parcourue; il s'était écrié qu'il n'y avait pas au monde une vallée plus riche en produits de toutes sortes, y compris les produits minéraux, et il s'était hâté d'y établir une colonie anglaise. S'il avait vécu quinze années de plus, il aurait vu le commencement de l'accomplissement des merveilles qu'il avait prédites pour ce pays.

La contrée que traverse le Tennessee, le long de ses huit cent mille d'eaux navigables, possède onze mille milles carrés de mines de charbon, minerai de fer, d'or, de nickel, de zinc, de cuivre, de plomb, de marbre, de terre réfractaire, de chaux, de grès, de pierres de taille, sans compter les vastes forêts de pins jaunes qui recouvrent toutes ces richesses. On y trouve trois immenses champs de charbon, d'une superficie de cinq mille cinq cents milles carrés. La quantité de houille renfermée dans les entrailles de la terre, dans toute cette étendue, est incalculable; elle défie presque l'imagination. Le plus gigantesque de ces trois bassins est celui du Warrior. Au sud, est Birmingham, au milieu de ses étonnantes collines de fer; au nord, est un autre centre d'activité, presque aussi riche en ressources. C'est là, sur les rives mêmes du Tennessee, à l'endroit où viennent s'y jeter deux superbes cours d'eau, le Cypress et le Cox, au milieu d'un réseau de lignes de chemin de fer qui s'y croisent et insèrent le pays en communication avec toutes les parties de l'Union, que s'élèvent, à quelques milles l'une de l'autre, trois nouvelles villes, appelées au plus brillant avenir: Tuscumbia, Sheffield, Florence—Florence, surtout, qui devrait rivaliser avec Birmingham et n'a, cependant, que deux mille cinq cents habitants. Elle ne date pas d'aujourd'hui; la vallée où elle est assise est fameuse, depuis longtemps. En 1819, déjà, on y faisait une grande vente de terrains, en présence de James Madison, de James Monroe, d'Audrew Jackson, trois présidents des Etats-Unis. Malheureusement, nous retrouvons encore ici la politique qui se glisse partout pour tout gâter. Les luttes des politiciens ont arrêté l'essor de cette localité qui se relève aujourd'hui, pour ne plus retomber, cette fois. De puissantes compagnies y sont installées; celles-ci sont propriétaires de vastes domaines, qu'elles mettent en vente; celles-là y ont construit de hauts fourneaux, qui fonctionnent activement; d'autres y exploitent les mines de fer et de charbon.

Il s'y fait maintenant une vente étonnante de terrains. Il s'agit de mille lots propres à des magasins et des résidences, dans l'intérieur et aux environs de la ville. Partout ailleurs, une pareille entreprise semblerait insensée; dans l'Alabama, elle devient extrêmement simple, et nous apprendrons, probablement, bientôt, que cette extravagante crisée aura été suivie d'un énorme succès. Voilà comment marchent les choses chez nos voisins. Quand en pourrons-nous dire—non pas autant, mais la moitié, mais le quart—des nôtres?

Ces Certificats des guérisons opérées par la Salsepareille d'Ayer sont des preuves vivantes corroborées par des témoins vivants.

LOUISIANE.

Le *Pionnier*, Napoléonville, paroisse Assomption, du 23 avril:

Où en sommes-nous avec les récoltes? Nous ne pouvons pas nous dire en retard, et les apparences ne nous rendent point l'âme sombre.

Les cannes,—souches et plant—grandissent et se portent bien. Ci mars fut vilain pour elles, avril se comporte mieux à leur égard, et nous pensons bien que mai leur sourira très amoureusement.

Nous avons semé beaucoup de maïs, beaucoup.

Car le maïs se sème et ne se plante pas. On ne plante pas le blé, ni le riz.

Quant aux riziers, il leur faudra probablement irriguer par pompe et par vapeur.

Les pommes de terre, elles, sont mûres et *fouillées*, pour nous servir du langage habituel.

Mais quand les pommes de terre nouvelles, à la fin de mars ou au commencement d'avril, se vendent à partir de $2.00 à la Nouvelle-Orléans, pourquoi se vendent-elles $5.00 à St. Louis et ailleurs?

Il y a certainement quelque chose d'illogique là dedans.

Le baril est il plus grand à St. Louis qu'à la Nouvelle-Orléans?

—Nous voyons, dans l'*Observer*, journal de la paroisse Plaquemines, que la Société d'agriculture du troisième ward s'est organisée d'une façon permanente.

Et nous autres, par ici, dans l'Assomption?

Ne serions-nous point des agriculteurs?

La conception, certes, est quelque chose, et cependant; elle peut bien n'être rien. Car si elle n'est point suivie de l'exécution, si elle reste lettre morte, à quoi sert-elle?

Il importe véritablement que nous ayons une bonne société d'agriculture dans notre paroisse Assomption, et que les ancriers, les riziers, les fermiers, les jardiniers, tous en fassent partie, petits et gros, démocratiquement et solidairement.

Car tous les agriculteurs et tous les producteurs sont solidaires à plus d'un titre.

Qu'ils soient amis entre eux

—Lundi, dernier, c'est avec grande pompe et grand concours de fidèles qu'a été célébrée la fête patronale de l'Eglise paroissiale de l'Assomption, Ste-Faustine, à l'Attenville.

Car, de tous côtés de notre longue et large paroisse, de nombreux catholiques se sont pieusement rendus à l'Attenville pour la religieuse cérémonie de lundi dernier, honorant ainsi la première de nos Eglises par l'âge et par la dignité hiérarchique, comme aussi le digne pasteur qui la desert avec tant de zèle et tant de dévouement chrétien; le Révérend Bouchet.

Inutile de dire que les desservants des diverses églises de notre paroisse civile, ceux de Napoléonville, de Paincourt, et de Labadieville, assistaient à la cérémonie et lui donnaient le caractère d'une grande et véritable fête catholique.

Les églises de Donaldsonville et de Thibodaux étaient également représentées à la *fête*.

L'Adrocate, Homma, paroisse Terrebonne, du 23 avril:

Nos planteurs commencent à sentir un grand besoin de pluie.

—Nous avons expédié, d'ici, plusieurs chargements de pommes de terre à Chicago, cette semaine.

—Décédés, sur le Petit Caillou, à l'âge de 74 ans, Mme Nicolas Eouen, née Marceline Albert, native de la paroisse Lafourche.

—Marié M. Amédée Célestin, de Lafourche, à Mlle Maggie Hannagriff, de Houma.

Le *Patriot-Democrat*, Clinton, paroisse East Feliciana, du 23 avril:

Il y a quelques jours, nos disions que la sécheresse actuelle était sans précédents, et que nos fermiers auraient probablement à semer de nouveau, si nous n'avons pas bientôt de pluie. A ce sujet, un ancien fermier nous écrit ce qui suit:

"En 1855, moi et d'autres comme moi, dans la paroisse Carroll, avions fini de semer et de planter, le dernier jour de mars. Il y eut une sécheresse qui dura jusqu'au 12 mai. La semence, pendant tout le temps, n'avait pas reçu une goutte de pluie. Dans la nuit du 12, nous eûmes une pluie abondante; quatre jours après, le coton avait levé et nous avions beaucoup à faire. La récolte fut abondante cette année-là.

"Il ne faut donc pas que nos planteurs se découragent trop vite."

—Nous avons la douleur d'annoncer la mort d'un des hommes les plus aimés, les plus respectés de la communauté—le Dr. James P. Monahan, qui emporte dans la tombe les regrets de tous ses concitoyens.

L'Advertiser, Lafayette, paroisse Lafayette, du 23 avril:

La prolongation de la sécheresse devient très grave. La poussière est aveuglante, et les champs, ainsi que les jardins, peuvent se éprouver de grands dommages.

Il faut songer aussi aux bestiaux qui sont sans eau. Que les éleveurs n'oublient pas qu'il vaut mieux recourir aux moyens artificiels qu'aux étangs, aux mares.

Dimanche dernier, tout nous annonçait la venue de la pluie, mais le temps a changé et, lundi, le soleil était resplendissant. Depuis, les matinées ont été très froides et le soleil brûlant, à midi. Tout cela peut nous nuire et occasionner des maladies.

— Nous avons vu Crowley, paroisse Acadie. Pour y arriver, nous avons, d'abord, parcouru pendant 10 milles, une belle prairie. Il y a deux ans, c'était un vaste espace, où l'on n'apercevait que de l'herbe; il y avait très peu de maisons. Aujourd'hui toute la contrée est couverte de cottages entourés de jardins, d'arbres fruitiers.

Quand nous sommes arrivés, il y avait une grande animation. Trente ouvriers étaient en train de bâtir deux maisons pour la ville, qui a environ un mille carré, au nord du Pacifique du Sud. Les rues et les avenues sont larges. De chaque côté des avenues, il y a des chênes hauts de 12 pieds. On les a pris dans la forêt, à un mille au nord-ouest de la ville.

Le débarcadère du chemin de fer est charmant. Il se trouve, tout auprès, un vaste hôtel, qui peut loger confortablement de 40 à 50 hôtes. A notre entrée à l'hôtel, nous avons été admirablement accueillis par deux dames de Rayne—Mmes R. C. Clarck et W. W. Duson; elles faisaient les préparatifs pour la réception de visiteurs qui devait avoir lieu, le lendemain.

La ville a deux vastes magasins, une pharmacie, une écurie, une chaudronnerie, une vaste école, deux chantiers de bois, avec deux ou trois wagons et camions toujours occupés à porter le bois de construction.

Crowley n'a que quatre mois d'existence; il y arrive, tous les jours, des étrangers, pour s'y établir et y acheter des propriétés.

Le *Meridional*, Abbaville, paroisse Vermillion, du 23 avril:

Nous avons reçu une légère pluie dans l'après-midi de jeudi, mais elle n'a pas suffi pour faire un peu de bien aux champs. C'est la première que nous ayons eue depuis deux mois.

—Presque tous les chevaux d'un de nos planteurs ont en les yeux malades, la semaine dernière. Ils ont eu aussi des enflures sur presque tout le corps. On attribue cette maladie à la poussière excessive des chemins.

—Dans notre paroisse, les récoltes sont en souffrance: leur croissance est retardée par la sécheresse, qui, malheureusement, dure encore. Nous avons un énorme besoin de pluie, pour permettre à nos planteurs—du moins à ceux qui ne l'ont pas encore fait—de semer leur coton. D'autres ont retardé jusqu'au dernier moment leur labourage; il leur est impossible d'achever le travail.

—On a commencé les travaux sur le chemin de Jeanerette à Abbeville. On a débuté à quelques milles d'ici, près de l'habitation de Mme Patout. Mme Patout, avec ses deux charmantes demoiselles, assistait à la petite fête. Chacune d'elles a pris une pelle et a jeté une pelletée de terre sur le chemin. C'était le signal de l'inauguration. M. H. P. Patout et M. F. M. Welch, le président de la compagnie, en ont fait autant. Depuis lors, les travaux continuent. Des capitalistes du dehors sont en communication avec M. Welch, et ont fait des ouvertures pour la construction complète. Les propriétaires donnent un appui généreux. Mme Patout, à travers les propriétés de laquelle le chemin court, l'espace de deux milles, a accordé honnêtement le droit de passage, mais elle se charge d'exécuter les travaux, elle-même, d'un bout à l'autre de ses terres. D'autres personnes ont fait des offres semblables. On peut avoir autant d'ouvriers qu'on en désire; ils viennent s'offrir spontanément. Le président leur assure qu'ils seront bien payés.

On compte que les travaux de terrassement seront achevés, jusqu'à Abbeville, vers le mois d'août.

Le *Times*, Houma, paroisse Terrebonne, du 23 avril:

La canne et le maïs ont un bel aspect dans toute la paroisse, surtout là où ils ont été l'objet de soins spéciaux. On affirme que c'est généralement dans les saisons de sécheresse que les récoltes sont les meilleures. Nous espérons que cette année ne fera pas exception à la règle. Si nos cultivateurs ont la bonne volonté—et nous croyons qu'ils en comprennent la nécessité—de consacrer tout leur temps et toute attention dont ils sont capables à leurs récoltes, ils n'éprouveront aucun désappointement, cette fois, à cause de la sécheresse.

Le jubilé de Léon XIII.

On célébrait, naguère, au Vatican, le dixième anniversaire de l'exaltation de Léon XIII au pontificat; on y célèbre, cette semaine—dit la *Liberté* du 16 avril—son jubilé sacerdotal. Ces deux solennités jettent un nouvel éclat sur le chef de l'Eglise romaine et, partout, empressement du monde entier à lui rendre hommage, attestent l'autorité grandissante qu'il exerce aussi bien sur le temporel que sur le spirituel. Les nations catholiques ne sont pas, en effet, les seules à faire, pour ainsi dire, acte d'allégeance aux pieds du Saint-Père. La protestante Allemagne, la schismatique Russie elles-mêmes s'inclinent devant le prestige, le caractère et la mission dont il est revêtu.

Le spectacle de cette puissance morale, cent fois plus forte que la puissance matérielle, parce qu'elle domine ce qu'il y a de plus difficile à conquérir et à diriger: la conscience des peuples, ne spectacle est admirable et n'a d'analogue en aucun temps, dans aucune autre religion. L'antiquité n'offre rien de pareil. Elle a autant de théogonies que de groupements ethniques. Avec l'avènement et le triomphe du catholicisme, on assiste pour la première fois à ce phénomène sans précédent d'une religion qui s'étend aux cinq parties du monde, embrasse des fidèles de toutes les langues, de toutes les couleurs, de toutes les races et justifie par la fertire dont elle s'enorgueillit, d'Eglise catholique, c'est-à-dire universelle. Le chrétien voit dans ce phénomène la marque divine, la preuve de la révélation. L'historien et le philosophe peuvent y assigner d'autres causes que les surnaturelles, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils demeurent frappés d'étonnement devant une force d'expansion et des preuves de vitalité réellement extraordinaires.

Cette expansion et cette vitalité s'incarnent en Léon XIII à un degré qu'elles n'avaient pas atteint depuis longtemps. Il faut remonter au moyen-âge pour retrouver la papauté aussi écoutée, aussi influente, aussi recherchée, pour la voir exercer avec autant de succès son pacifique ministère et interposer dans les querelles terrestres son suprême arbitrage, comme il le fait Léon XIII entre l'Espagne et l'Allemagne dans l'affaire des Carolines, et quelques mois plus tard, entre l'Etat et les catholiques allemands, dans la question qui scpienait. Cette rentrée du Saint-Siège sur le grand échiquier politique, succédant à l'éclipse qui avait obscurci les dernières années du règne de Pie IX, a presque été un coup de théâtre. Léon XIII n'a pas eu besoin de restaurer le pouvoir temporel pour renouveler l'éclat et le prestige des plus beaux temps de l'Eglise.

La lutte poursuivi par Léon XIII apparaît aujourd'hui clairement: c'est de rendre au Saint-Siège son rôle conciliateur dans les différends que le choc des intérêts suscite entre les nations, et que celles-ci, faute d'une autorité supérieure dont la décision, hautement et indiscutablement impartiale, ferait loi, ne sont que trop disposées à terminer par les armes, à vider par la force brutale. C'est là non seulement la vraie mission chrétienne de l'Eglise, mais, s'il est permis de le dire, et s'il est adapté qu'elle soit d'essence divine, une des vues qui l'ont fait instituer par la Providence. En tous cas, à quelque confession que l'on appartienne et quelque idée que l'on ait de la valeur des dogmes, il est un sentiment qui réunit l'athéisme de tous les cultes et de toutes les opinions: l'hommage à rendre à l'élévation d'esprit, à la générosité native et à la noblesse de caractère de Léon XIII.

L'ACIDE CARBONIQUE COMME AGENT ANESTHÉTIQUE. — Le docteur Grébant, de France, vient de faire le procès de l'acide carbonique comme agent anesthétique. Il fait respirer à des animaux de l'air contenant une proposition fixe d'oxygène—20 0|0—et une dose variable d'acide carbonique. Il a fallu arriver à 45 0|0 pour obtenir l'anesthésie. On constate alors un abaissement de la température centrale allant à 3 degrés et pouvant augmenter encore, si le sujet respire de l'air pur. Cette anesthésie là, c'est purement et simplement la mort. Il n'y a donc pas lieu de songer à faire de l'acide carbonique un anesthétique usual. Le chirurgie a beaucoup d'autres agents anesthétiques à sa disposition, et peut facilement se consoler de ce mécompte

La Salsepareille d'Ayer vivifie et purifie le sang. Si vous vous sentez alourdi et languissant vous en avez besoin.

La situation de l'Europe.

Le *Journal du Havre* du 14 avril:

Dans tous les pays, on ne cesse, en dépit de l'accalmie présente, de s'inquiéter des graves événements qui peuvent éclater soudainement en Europe, malgré des assurances de paix multipliées de tous côtés.

Les incertitudes de la situation sont exprimées notamment dans une correspondance de Vienne adressée à l'un de nos confrères de Paris, correspondance à laquelle nous allons emprunter quelques passages.

On ne saurait, par exemple, mieux exprimer les tourments et les transes de M. de Bismarck, qu'elles ne le sont dans les lignes suivantes:

"M. de Bismarck, depuis la guerre de 1870, avait eu une fois, vers 1875, le sentiment que la France pourrait bien ne pas être aussi écrasée qu'il l'eût légiquement désiré et qu'il l'avait politiquement voulu; il avait entrevu pour la réunstr de la grande œuvre la créatien de l'empire d'Allemagne, la nécessité d'une seconde campagne, d'extermination cette fois; mais sa volonté fut entravée par des causes que nous n'avons pas à étudier ici, et la guerre n'eut pas lieu....

"Tout à coup, il apprend que dans l'affaire de Bulgarie le chef du cabinet de la République française a pris une attitude, qu'il a nettement affirmé sa ligne de conduite et qu'un beau jour le czar trouvera dans la France une alliée loyale et résolue; de plus, dans ce même cabinet apparaissait un ministre de la guerre jeune, ardemment patriote et qui, avec une rare énergie, condensant, résumant tous les efforts de ses prédécesseurs, donnait à la réorganisation de l'armée une impulsion si vigoureuse que la sensation s'en fit ressentir non seulement dans toute la France, mais même dans toute l'Europe.

"La secousse fut si violente pour le chancelier de l'empire d'Allemagne qu'il perdit tant soit peu son sang-froid; là, est la véritable cause de la commotion qu'ses produisit en Europe.

"La nécessité d'une augmentation d'armement considérable apparut à M. de Bismarck comme le seul moyen de parer aux dangers qui se dressaient devant lui. Il fallait à toute éventualité pouvoir lutter contre deux Etats puissants individuellement, formidables s'ils s'unissaient un jour contre l'empire d'Allemagne; le vieil empereur si énergiquement opposé à la guerre jusque-là et même à tout, ce qui pouvait la faire pressentir, partagea les craintes de son ministre et s'associa énergiquement à sa politique: le septennat fut décidé et demandé aux Chambres."

Puis le correspondant viennois met à nu une des plaies de l'empire allemand:

"Le fantôme de la guerre avec la France fut agité, la vieille querelle gallo-germaine fut à plaisir ranimée (par M. de Bismarck) comme étant le moyen le plus sûr de secouer l'opinion dans son propre pays; mais, selon l'usage, ce qu'il affirmait hautement cachait d'autres appréhensions; les dangers qu'il faisait flamboyer dans ses violents discours, il savait leur inanité, et, s'il attirait le regards de l'Allemagne vers le Rhin, c'était pour l'empêcher de regarder du côté de la frontière russe.

"En effet, la Russie, frondée par la politique dominante et quelque peu tortueuse du nouvel empire d'Allemagne, s'était enfin lassée de condescendre à ses volontés et refusait d'entrer dans ses vues: là était le véritable danger; il ne pouvait le dire, une impopularité immédiate et profonde eût suivi cette déclaration.

"Qu'eût pensé l'Allemagne de la politique de son premier ministre, qui, après tant de sang versé, tant d'usurpations consommées, avait abandonné comme réalta la Russie, son ancienne alliée, à une profonde inimitié et excité, en les unissant, la réanrrection ardente d'une nation voisine, vaincue hier, mais pas assez pour ne point se souvenir qu'elle avait été jusqu'à cette victorieuse et qu'elle était toujours puissante."

La lettre finit par des conseils à la France; nous en reproduisons les majeurs partie:

"La situation est restée la même, plus grave encore, car le temps, loin de l'amoindrir, ne la rend que plus aiguë, avec cette différence, cependant, que le septennat a fait l'Allemagne un peu plus forte militairement.

"Le mécontentement s'est mêlé dans la tension de la politique européenne; M. de Bismarck n'a, par son attitude, fait qu'irriter davantage la situation. La Russie garde fièrement son indépendance, décidée à ne subir en aucun cas les habletés ou les volontés de son puissant voisin, prête à tout plutôt que de se laisser diminuer politiquement ou matériellement.

"L'Autriche arme silencieusement, décidée à sauvegarder ses intérêts dans un conflit quelconque, et à ne pas se laisser départager, cette fois, selon le bon plaisir de son ancienne alliée, de son alliée d'aujourd'hui, sachant par expérience qu'une amitié trop puissante et souvent onéreuse.

"Quant à la France, qu'elle sache bien que la situation n'a jamais été pour elle plus sérieuse.... ; qu'elle sache bien qu'à l'heure qu'il nous faut écrivons ces lignes, elle n'a jamais eu plus besoin d'une armée puissante et puissamment organisée et d'hommes politiques fermes et profondément instruits des choses politiques de l'Europe: science difficile et qui ne s'improvise pas plus que l'art de diriger un grand armement et une grande armée nationale."

Cette armée, elle existe.

C'est son existence, les développements qu'elle recoit tous les jours qui motivent les attaques et les provocations des Allemands.

Les articles des organes officieux allemands se succèdent plus comminatoires les uns que les autres. Et pourtant, c'est la *Post* qui dénonce la France.

La feuille berlinoise appelle l'attention sur des manœuvres de cavalerie qui ont eu lieu à la frontière de Lunéville. Le journal allemand y voit "un caractère de provocation et le désir qu'auraient certaines personnes en France de faire sortir l'Allemagne de son calme et de créer ainsi une situation qui détermineraît, dans l'opinion publique française actuellement pacifique, un changement en faveur de la guerre."

Comme conséquence, les persécutions allemandes redoublent en Alsace et en Lorraine. Les Allemands, à propos des deux provinces annexées, cherchent même quelque à leur inventer des griefs. Ils se plaignent amèrement, d'après le correspondant berlinois du *Standard*, "de ce que les journaux anglais parlent toujours de l'Alsace-Lorraine comme si ce pays était encore une province française" (il regardent cette manière de voir comme "une sorte d'infraction au traité de Francfort," et disent que "le prince de Bismarck pourra se souvenir, à l'occasion, de cette attitude de la presse anglaise."

Autre sujet de mécontentement pour les Allemands, sur leur frontière orientale:

Le général Gourko, gouverneur de Pologne, est revenu de Saint-Pétersbourg, à Varsovie.

C'est le général Gourko qui, lorsqu'il fut nommé à ce poste, adressa aux autorités militaires de son commandement, le jour de la présentation officielle, ces paroles inoubliables:

"Si l'ennemi héréditaire veut nous attaquer, j'espère que nous saurons nous défendre et que je vous trouverai prêts à me suivre."

Les Allemands demandèrent le rappel du général.... et ne l'obtinrent pas, le czar tenait en particulière estime cet émule de Skobeleff.

LA POLITIQUE RUSSE EN BULGARIE.—Un grand organe de France fait observer qu'au fur et à mesure que les événements, en se déroulant, rendent plus inextricable la situation dans laquelle se débat la régence bulgare, on saisit davantage toute l'habileté de la politique suivie par la Russie durant ces derniers temps. Au lieu de se laisser entraîner par un mouvement de mauvaise humeur, de colère, la chancellerie moscovite a assisté, patiente et calme, à toutes les criminelles folies commises par les régents, qui sont aujourd'hui en désaccord complet.

Il faudrait être sur place pour se rendre compte du désarroi et de l'inquiétude qui règnent au sein de la régence bulgare, que l'Angleterre essaye encore d'entraîner dans une nouvelle aventure, en prônant l'idée d'une confédération de tous les Etats des Balkans.

L'élément militaire se montre de plus en plus hostile aux régents, et tout le monde comprend que le moment approche où la Bulgarie, ne sachant plus où donner de la tête, sera à la merci de la Russie, qui recueillera alors le bénéfice de son habile politique.

LES DIAMANTS DE LA COURONNE, EN FRANCE.—M. Germain Bapst a fait, le 13 avril, à la Bibliothèque populaire de l'Union centrale des Arts décoratifs, Paris, une intéressante conférence sur les Diamants de la Couronne. Après avoir passé en revue l'histoire si mouvementée de chacune de ces pierres précieuses, l'orateur a raconté les différentes circonstances qui ont accompagné le vol dont elles furent l'objet, au Garde-Meuble, en 1792, et la reconstitution du Trésor de la Couronne par Napoléon 1er. Parlant de la vente qui doit avoir lieu le 12 mai prochain, M. Germain Bapst, tout en regrettant la disparition de cette collection nationale, ajoute qu'un mauvais génie a souffié sur sur cette destruction pour la rendre inutile. Les planches du catalogue sont faites de telle sorte, qu'elles deviennent des calomnies lithographiées des parures si belles du Trésor de la Couronne, et, avec les erreurs nombreuses qui se sont glissées dans le catalogue, on doit s'attendre, d'abord, à une moins-value considérable dans les enchères, et, ensuite, à des procès fort désagréables pour le Trésor.

En terminant, l'orateur a rappelé que 600,000 francs à prevenir de cette vente appartiennent aux légataires de Napoléon 1er—c'est à dire aux soldats qui sont morts pour la patrie depuis 1792. Il est des enfants de ces braves, morts au champ d'honneur, qui sont dans la misère. Héros de Sambre-et-Meuse ou du Tonkin, cet argent leur appartient. Qui donc oserait se l'approprier?

MISSIONNAIRES ALLEMANDS.—Il vient de se constituer une Société catholique allemande de l'Afrique centrale, qui enverra, le mois prochain, douze missionnaires catholiques en Afrique.

Dialogue:

—Pourquoi ne me saluez-tu pas?

—Parce que c'est très chic.

—Comment?

—Comme tout ce qui vient d'Angleterre.

—Ah! oui, je comprends: tu veux faire ton petit duc d'Edimbourg!

M. Prudhomme s'étonne de la froideur de la température.

—Au mois d'avril! lui dit-on. Ah! rien n'est en avance cette année.

—Comment donc! reprend M. Prudhomme en tirant de son gousset une montre gigantesque; jusqu'à mon oignon qui est en retard!

Au Palais-Bourbon, entre membres de la commission du budget:

—Mon cher, vous êtes injuste pour notre collègue X. C'est un homme à cheval sur ses principes.

—Je n'en disconviens pas. Mais il est si mauvais cavalier!

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera dite, lundi, le 2 mai, à 8 heures du matin à l'Eglise St Maurice (aux ursulines), pour le repos de l'âme de feue Dame PIERRE POUE'HE, née Emma Florence. Les amis et connaissances des deux familles ainsi que les membres de la Société de St-Maurice sont priés d'y assister.

De la part de son époux.

30 av—2f

PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.

B. TREMOULET

Vend en gros et en détail VINS et LIQUEURS de toutes sortes, Comestibles de choix, etc.
Livraison à domicile 8 nov86—1an PP

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.—REGLEMENT DU BAL. MM les sociétaires sont notifiés que le règlement du bal se fera à l'Asile lundi prochain (2 mai) à 7 heures du soir. Les détenteurs de cartes sont priés de vouloir bien les faire parvenir à la Directrice le susdit jour car toute carte non rendue comptera comme vendue.
Par ordre du Président,
J. BAYLE,
L. Simon Secrétaire. 29 avril—2f

Bureau de la Compagnie de la Brasserie du Sud, 24 avril 1887. L'assemblée annuelle des actionnaires de cette compagnie aura lieu MARDI 3 mai 1887, de 11 heures A M à 2 P M au bureau de la compagnie, rue Louis 257. Dans le but d'élire trois directeurs qui serviront l'année suivante.
ERNEST FRAGNI JR.
24 avril—24 av 3 mai Secrétaire.

PROCUREZ-VOUS
—LE—
Directory de la ville,
ANNÉE 1887.
5400 noms nouveaux.
25,000
Changements d'anciens noms
Ce qui rend inutile les autres directo ce qui rend aussi le nouveau indispensable aux commerçants.
LE MOYEN LE PLUS PROMPT ET LE MEILLEUR
De se procurer le Directory est de le faire demander à l'éditeur. Un avis par carte postale reçu vaut une visite immédiate. Il n'en reste plus qu'un nombre restreint d'exemplaires en sus du nombre commandé.
L. SOARDS, Editeur
5 Allée Commerciale, coin de la rue du Camp
10 fa—

ELKIN & CO.,
100.....Rue du Canal.....100
Nouvelle Importation de NATTES DE CHINE sans joint et de qualité extra.
Toiles cirées, Linoleums et Certicines
RIDEAUX
Des derniers modèles et des genres les plus nos veaux en Crète, Madras, Suisse et Nottingham.
Portières Turcoman et de Vienne,
TAPIS
Moquettes, Velours, Bruxelles et Imprainies, Rouge, Nattes, Tapisserie, etc., à prix réduits.
3 avril—

G. Léaumont,
Pharmacie homéopathique,
—Au coin des rues—
DAUPHINE ET DUMAINE.
Téléphone No 466. Nlle-Orléans.
8 août—1an

Travaux en Fleurs en tous genres, aux plus bas prix.
C. W. EICHLING, FLEURISTE.
279..... RUE DECATUR 279
21 avril—1an Près le Marché Français.

Crescent Insurance Company.
67 et 69, rue du Camp,
NOUVELLE ORLÉANS.
Organisée comme compagnie mutuelle en 1849 —Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1860.
CAPITAL EN ARGENT...$400,000
A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.
Polices d'assurances annuelles et à échéance fixées de gré à gré, remises contre des risques d'incendie.
W. R. LYMAN.....Président
CHAS. H. DOLSEN.....Vice-Président
CHAS. E. RICE.....Secrétaire
Directeurs:
Joseph Bowling, James T. Rodd,
Geo. W. Bentell, Saul H. Kennedy,
W. B.